

Laval théologique et philosophique



DONFRIED, Karl P., RICHARDSON, Peter, ed., *Judaism and Christianity in First-Century Rome*

Alain Gignac

Volume 56, numéro 1, février 2000

Expérience et théologie

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/401284ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/401284ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gignac, A. (2000). Compte rendu de [DONFRIED, Karl P., RICHARDSON, Peter, ed., *Judaism and Christianity in First-Century Rome*]. *Laval théologique et philosophique*, 56(1), 192–193. <https://doi.org/10.7202/401284ar>

K.P. DONFRIED, P. RICHARDSON, dir., **Judaism and Christianity in First-Century Rome**. Grand Rapids, Michigan, William B. Eerdmans Publishing Co., 1998, xiv-329 p.

Ce collectif est le fruit d'un séminaire de la SNTS sur l'environnement culturel des textes du Nouveau Testament, qui avait pour thème, de 1992 à 1994, le christianisme à Rome. Les contributions sont regroupées sous trois sections.

a) Archéologie et épigraphie : les synagogues à l'époque d'Auguste (P. Richardson), les fouilles archéologiques d'une synagogue à Ostie (L.M. White), l'interaction culturelle entre Juifs et non-Juifs à Rome (G.F. Snyder).

b) Contexte socio-historique : la politique « juive » des Romains et les expulsions des Juifs de Rome au 1^{er} siècle (L.V. Rutgers), la formation des premières congrégations chrétiennes dans le contexte des congrégations juives (R. Brändle et E.W. Stegemann), la sociologie des familles juives et chrétiennes (J.S. Jeffers), le monde oral des premiers chrétiens selon le *Pasteur d'Hermas* (C. Osiek). Cette seconde partie est la plus originale, misant sur une analyse sociologique des textes littéraires et des « institutions » chrétiennes. Trois articles se détachent ici. 1) Celui de Rutgers dépasse l'idée d'un philo-sémitisme de la cour impériale ou d'un anti-sémitisme des élites intellectuelles, pour décrire la politique romaine comme avant tout pragmatique, élaborée à la pièce pour favoriser l'intérêt romain, la loi et l'ordre. Il me semble toutefois que Rutgers a trop négligé l'anti-sémitisme des écrivains romains, qui reflétaient une réaction à un succès certain de la culture juive auprès d'une certaine clientèle (prosélyte ?) païenne. (Dans la même ligne, en citant en exergue Voltaire à propos de la tolérance religieuse, l'auteur a peut-être oublié que le philosophe des Lumières était aussi un anti-sémite notoire.) 2) Jeffers suppose que, règle générale, les structures sociales des premiers chrétiens reflètent celles des classes les plus pauvres à Rome (esclaves, affranchis, émigrés), et il jette ainsi un éclairage nouveau sur leur fonctionnement patriarcal « affaibli », du fait de la pauvreté et de l'absence de forme juridique du mariage : relations mari/« épouse », parents/enfants et maître/esclaves. 3) Osiek, à partir d'une étude littéraire serrée du *Pasteur d'Hermas*, fait voir la structuration sociologique de la communauté romaine : Hermas appartient à une « élite » littéraire capable de manier le genre épistolaire, mais son récit reflète encore une culture de l'oralité qu'il partage avec la majorité de l'assemblée.

c) Développement du christianisme à Rome au 1^{er} siècle : l'impact de l'administration flavienne sur les relations entre juifs et chrétiens (J.C. Walters), une perspective attentive aux conflits sociaux (W.L. Lane) et une perspective ecclésiologique (C.C. Caragounis). Ces études de « trajectoire » se situent dans la ligne initiée par R.E. Brown et J.P. Meier (*Antioch and Rome*, 1983), un point de repère de la recherche abondamment cité en note, mais finalement peu discuté. Là où Brown traçait l'évolution de la chrétienté romaine à partir surtout des idées théologiques, ces trois auteurs privilégient, ici encore, une perspective sociologique, mais en arrivent à trois tableaux différents : celui de Lane rejoint la reconstitution de Brown, celui de Walters (qui étudie le point d'aboutissement sous Domitien) s'en distancie, et celui de Caragounis propose un modèle complètement différent du consensus habituel, comme je le soulignerai plus loin.

L'introduction de Donfried résume bien les contributions et les questions qu'elles se lancent entre elles, mais omet de préciser l'originalité de celles-ci dans l'histoire de la recherche, ainsi que de présenter l'objectif poursuivi. S'agit-il de comprendre les origines de la communauté romaine par les données archéologiques, les annales (Tacite, Suétone, Dio Cassius et Cie) et les documents chrétiens (*Romains, Hermas, 1 Clément*) ? Ou d'éclairer le Nouveau Testament (particulièrement la *Lettre aux Romains*) par l'histoire ? Dans le premier cas, le livre rebrasse à toutes fins pratiques les mêmes données que d'habitude et en arrive aux mêmes positions éclatées, sinon contradictoires.

Les Juifs à Rome étaient-ils acculturés (White) ou non (Snyder) ? Y avait-il anti-sémitisme chez les Romains (Brändle et Stegemann, Walters) ou non (Rutgers) ? L'Église romaine était-elle centralisée (Caragounis) ou non (les autres contributeurs) ? Dans le second cas, le livre apporte-t-il du neuf depuis la contribution majeure du *Romans's Debate*, dont le même Donfried était l'éditeur ? Ainsi, Richardson, Brändle et Stegemann, puis encore Walters et Lane en arrivent à la même position que Penna, Wiefel, Leon et Lampe autrefois : le christianisme de l'époque de Paul est très lié au judaïsme, lui-même regroupé en plusieurs synagogues et secoué par les expulsions impériales. Il est donc plausible d'imaginer une pluralité de communautés très différentes entre elles, regroupées en maisonnées (*household*) sous le patronage d'un riche croyant, avec des tensions internes entre Juifs et païens. Ce consensus est cependant remis en question par Caragounis, qui plaide pour l'existence d'une seule communauté, centralisée, détachée des synagogues, tout au long du 1^{er} siècle.

En somme, il s'agit dans l'ensemble d'une nouvelle génération de chercheurs qui reprennent les données classiques du problème avec des intuitions nouvelles, mais si les accents se déplacent et de nouvelles nuances apparaissent, on arrive en gros aux mêmes conclusions. Pour les étudiants du 1^{er} cycle qui étudient *Romains*, les articles de Jeffers et Lane peuvent servir d'introduction à la situation socio-culturelle de la communauté qui a reçu la lettre.

Alain GIGNAC
Université de Montréal

Avery DULLES, Patrick GRANFIELD, *The Theology of the Church. A Bibliography*. Mahwah, NJ, Paulist Press, 1999, x-198 p.

Avec les bibliographies informatisées, les banques de données bibliographiques disponibles en ligne ou sur CD-ROM et les catalogues informatisés des grandes bibliothèques que l'on peut consulter sur le Web, on pourrait se demander quelle est l'utilité aujourd'hui d'un ouvrage bibliographique. Malgré cette objection, A. Dulles et P. Granfield ont choisi de refondre et republier leur ouvrage paru, une première fois, en 1985, avant que les applications informatiques en matière bibliographique soient réellement démocratisées. Nul doute cependant que cet ouvrage est encore utile, malgré les limites qu'il présente, limites dont sont conscients ses auteurs. Sa première utilité est de dégager les classiques parmi la masse de littérature aujourd'hui accessible sur un sujet. Avec l'arrivée des banques de données bibliographiques informatisées et des catalogues informatisés, les étudiants sont en présence d'une nouvelle difficulté : choisir et sélectionner. En effet, les recherches bibliographiques assistées par ordinateur ont pour résultat de noyer l'étudiant dans une masse documentaire, en lui présentant souvent plus d'une centaine de titres sur un sujet et en le laissant dépourvu devant cette masse où aucun auteur ou aucun titre ne se dégage comme plus important. Former un étudiant, aujourd'hui, cela veut souvent dire lui apprendre à discerner les meilleurs auteurs et les titres incontournables sur une question ou dans un domaine, à sélectionner ce qui a de la valeur et à rejeter ce qui n'en a pas et qui encombre simplement les banques de données. À cet égard, cet ouvrage contribue sans doute à guider des étudiants ou des chercheurs débutants en orientant leur choix. De plus, il a le mérite d'indiquer les classiques, c'est-à-dire les ouvrages qui, bien qu'appartenant à une autre génération, demeurent encore aujourd'hui de solides références. En sociologie, on dit que la formation dans la discipline passe par la lecture et la relecture des classiques (Durkheim, Weber, etc.). En ecclésiologie, on a trop tendance à céder aux modes du temps et à se rabattre sur la lecture des derniers ouvrages parus, oubliant du coup les classiques, tombés dans l'oubli, et qui, même s'ils présentent des limites, ont encore quelque chose à nous apprendre aujourd'hui.